

### Le retour de la littérarité

Louise Milot et Fernand Roy (dir.), *La littérarité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 280 p.

Bertrand Gervais

---

Number 34, December 1991

Mythes et Romans de l'Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025690ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/025690ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Urgences

ISSN

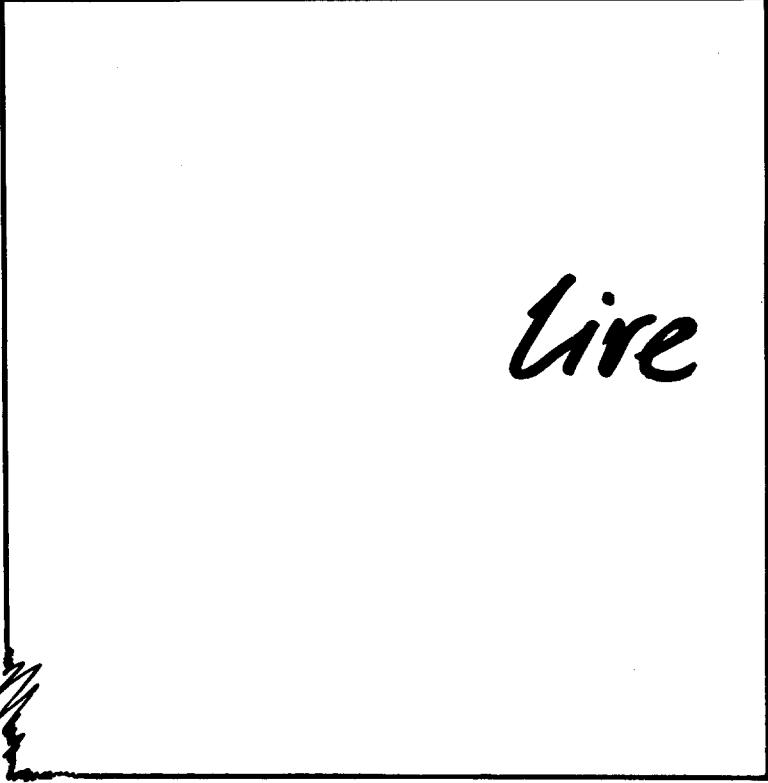
0226-9554 (print)  
1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Gervais, B. (1991). Review of [Le retour de la littérarité / Louise Milot et Fernand Roy (dir.), *La littérarité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 280 p.] *Urgences*, (34), 116–124. <https://doi.org/10.7202/025690ar>



tire

## **Le retour de la littérarité**

**Bertrand Gervais**

**Louise Milot et Fernand Roy (directeurs), *La littérarité, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 280 p.***

Et si la littérarité était comme le temps ? On pourrait dire, avec saint Augustin : qu'est-ce donc que cette chose ? Si personne ne me pose la question, je sais ; si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus...

La littérarité. Pour certains elle existe, elle est là, présente dans le texte et peut être extraite, comme le minerai d'une mine. D'aucuns disent pourtant qu'elle n'existe pas, qu'il n'y a pas d'El Dorado, qu'il n'y a que de l'or des fous. Les premiers disent qu'elle est une propriété textuelle et linguistique, une immanence, les seconds, un phénomène social et institutionnel bien réel. Le débat n'est plus tellement nouveau, il n'en continue pas moins de sévir. C'est que les enjeux sont importants, ils englobent l'identification même de l'objet des études littéraires.

*La littérarité*, qui est le titre des actes d'un colloque du CRELIQ, tenu en 1989, et édité par Louise Milot et Fernand Roy, est une excellente illustration à la fois des positions adoptées des deux côtés et de l'état présent du débat. Quelque dix-huit contributions ont été réunies, qui posent chacune à sa façon le problème de cette notion centrale, depuis son introduction, au développement des théories littéraires : certaines le faisant de front, questionnant directement ce concept et ses avatars structuralistes, dans une perspective sémiotique ou sociologique ; d'autres, illustrant son utilité et sa valeur par l'étude d'œuvres particulières ; quelques autres encore, développant des problématiques complémentaires. Le tout, s'il est impressionnant par la multiplicité des directions prises, par l'hétérogénéité des voix, laisse pourtant songeur. C'est que l'état du dossier ne semble pas avoir beaucoup évolué depuis les grands moments du débat, surtout français, des années soixante. Le structuralisme a laissé la place à de

nouvelles entreprises plus souples, qui ont mené, dans bien des cas, à un repositionnement théorique important, mais il n'y a pas à proprement parler de solution en vue. Les actes du colloque rassemblent de nombreuses propositions pour un renouvellement de la littérarité, ce ne sont jamais cependant que des propositions, des ébauches incomplètes. La fonction d'une telle publication n'est d'ailleurs pas de présenter une vision synthétique, complète et finale, elle sert plutôt, comme le soulignent les éditeurs, à engager une discussion, à réamorcer une réflexion. Mais voilà ! On aurait peut-être voulu voir la question réglée une fois pour toutes, son existence définitivement assurée ou alors discréditée, et on se retrouve plutôt avec des propositions qui, tout à la fois, l'enterrent et la raniment... La littérarité est morte, vive la littérarité !

Le débat de la littérarité en est rendu, il est vrai, à sa troisième phase. Si la notion a fait son apparition avec le formalisme russe, elle a été un des vecteurs de l'aventure intellectuelle du structuralisme (selon l'expression de Denis Bertrand) et ses avatars tiraillent maintenant les post-structuralistes.

On doit à Jakobson l'assertion inaugurable, fréquemment répétée depuis 1921 (date à laquelle elle aurait été une première fois énoncée) et reprise par de nombreux participants du colloque, que « l'objet de la science littéraire n'est pas la littérature, mais la "littérarité" (*literaturnost*) ». Les formalistes cherchaient à établir le texte littéraire comme objet d'étude autonome, en réaction au psychologisme et au symbolisme de leur époque, et leurs positions étaient tranchées : le langage poétique est opposé au langage ordinaire; les motifs sont réduits à n'être plus que des unités internes au texte; la littérarité est un fait linguistique, une propriété textuelle, intrinsèque. Comme le dit Jean-Marie Klinkenberg, expliquant le projet formaliste :

l'objet de la discipline à constituer (n'était) pas l'œuvre, ni même la littérature en tant qu'ensemble d'œuvres, mais bien un caractère abstrait qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire. C'est évidemment à cette seule condition que l'on peut concevoir une science de la littérature, puisqu'il n'y a de science que du général. (p.13)

Le structuralisme a fréquenté ce chemin avec assiduité, reprenant à son compte, tout en le raffinant, le double projet d'une définition linguistique de la littérarité et de l'établissement d'une science de la littérature. Ce programme a mené les études littéraires sur le chemin de la rigueur, de la conceptualisation, de la théorie. Elisheva Rosen dit ainsi qu'il a «permis de donner forme au projet de l'élaboration d'une nouvelle théorie de la littérature» (p. 45); et Agnès Whitfield explique à son tour qu'il «consiste à résister la réflexion sur le littéraire, de par son objet et ses méthodes, dans le cadre d'une science sociale» (p. 149), déplaçant les études littéraires du domaine des belles-lettres à celui d'une «littérologie», ou science de l'art. En fait, tous les auteurs qui commentent le projet structuraliste et sémiotique attirent l'attention sur cette approche scientifique, rigoureuse, objective qu'il a permis de développer. Si la notion de littérarité, qui en était le prétexte, ne s'est pas présentée au rendez-vous, d'où un certain échec dont tireront partie les sociologues, entre autres, sa recherche a tout de même mené à une transformation radicale du domaine littéraire. Poétique structurale, sémiotique narrative et discursive, narratologie ont réussi à imposer notions et méthodologies difficiles maintenant à écarter du revers de la main.

Les résultats ont été nombreux, mais ils n'ont pas convaincu tout le monde. Les sociologues ont été les premiers à mener la charge et leurs positions furent tout aussi fortes. Aux utopistes, qui voyaient la littérarité comme une propriété intrinsèque, un procédé textuel, une présence dont ils croyaient pouvoir palper la substance à même le discours, ils ont répondu, laconiquement:

1 - Le littéraire n'est pas une qualité intrinsèque aux écrits et qui leur serait immanente. Le littéraire est une valeur donnée à certains écrits par ceux qui les pratiquent, producteurs ou consommateurs.

2 - C'est l'usage des discours qui fait la littérature. La valeur littéraire est une valeur d'usage.

3 - La littérature se définit par la fonction socio-historique, des pratiques discursives qui la constituent. (D. Saint-Jacques, p. 68)

L'antinomie est nette : il n'y a plus d'immanence, le texte n'a plus d'autonomie, il est un produit culturel, comme tous les autres produits, et le « littéraire » n'est qu'une étiquette qui permet d'identifier, de classer. Le débat entre ces deux clans a duré un certain temps. Or, il semble bien que ce soient les sociologues qui l'aient emporté. Mais ils ont eu de l'aide. Le coup de grâce est venu non pas de l'un des leurs, mais d'un des représentants du structuralisme, de Tzvetan Todorov lui-même. Le vieux coup du cheval de Troie. Dans un article sur « La notion de littérature »<sup>1</sup>, il va remettre en question l'existence même d'un objet littéraire autonome, défini uniquement à partir de propriétés. Joseph Melançon décrit bien l'impact d'une telle prise de position : « Comme il a été le champion de la science de la littérature, [...] sa conduite d'échec a fourni des arguments décisifs aux adversaires de la littérature comme champ spécifique. » (p. 211)

Ce sera le commencement de la fin pour la position structuraliste. Les sociologues vont imposer leur définition du littéraire et de la littérarité, construite sur le travail des institutions, du corps social, des communautés interprétatives et de leurs systèmes de valeurs, que les sémioticiens et les théoriciens de la littérature ne pourront plus ignorer dans leurs élaborations conceptuelles. Il faut repenser le texte et ses limites, le re-contextualiser, revoir ses attaches à ses situations de production et de réception. C'est le début des entreprises post-structurales. Le cheminement n'est cependant pas simple. Il faut d'abord passer par une période de deuil. C'est le temps des constats.

De ce que définir la littérarité comme spécificité linguistique est intenable s'ensuit-il qu'il faille liquider l'hypothèse qu'est le concept lui-même? (Klinkenberg, p. 26)

Certes, devant le peu de résultats des efforts déployés depuis au moins le début des années 1930 pour produire une définition consistante et opératoire de la littérarité, beaucoup de sémioticiens ont fini — libre aux sociologues de s'en

1 Tzvetan Todorov, « La notion de littérature », *Langue, discours, société*. Pour Émile Benveniste, Julia Kristeva, Jean-Claude Milner, Nicolas Ruwet, directeurs, Paris, Seuil, 1975, p. 352-364. On retrouve un même relativisme dans son survol des formalistes russes, le premier chapitre de *Critique de la critique* (Paris, Seuil, 1984).

réjouir ! — par abandonner le projet d'une théorie formelle qui se constituerait par principe à partir de cette notion décidément problématique. (Eric Landowski, p. 96)

Il semble bien aujourd'hui que le concept de « littérarité » ait vécu, emporté avec les utopies des années 1960. (Robert Dion, p. 179)

Si, aujourd'hui, l'idée d'une pure immanence semble agoniser, cette moribonde ressemble à toutes les autres victimes de la modernité: comme Dieu, le sujet humaniste et le genre masculin, la littérature perdure. Et avec elle la littérarité qui, plutôt que de disparaître, n'a fait que poursuivre un chemin menant du créateur au lecteur, en passant par le texte, pour finir dans l'institution. (Marilyn Randall, p. 219)

C'est la métaphore de la mort qui revient, dans ces quatre extraits, avec le plus d'insistance. On « liquide l'hypothèse», celle-ci a « vécu », c'est une « moribonde » qui « agonise ». Jacques Geminasca dira, dans la même veine, que, d'aller à contre-courant de la mode, on risque de « ranimer » des querelles endormies (p. 238). Pourtant, la mort de la littérarité n'est pas sitôt annoncée, que celle-ci est ressuscitée, qu'elle renaît, en quelque sorte revivifiée. C'est que les sémioticiens ou les tenants des analyses textuelles n'ont pas abandonné la partie, ils n'ont fait qu'adopter une position de repli, un retrait stratégique, où la part de l'institution est reconnue, mais sans nuire à l'identification du texte et de ses propriétés comme objet privilégié d'investissement théorique. Le concept n'est pas abandonné, seule sa formulation initiale l'est. Comme le suggère J.M. Klinkenberg, il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain : « que les définitions linguistiques dont on a habillé le concept soient peu pertinentes n' invalide pas pour autant ce dernier. Ce n'est pas parce qu'une hypothèse sur la manière de calculer la masse s'est trouvée infirmée qu'il faut abandonner le concept de masse. » (p. 26)

Deux attitudes ou stratégies sont principalement adoptées (et parfois même de concert), par les participants du colloque qui cherchent à sauvegarder une certaine forme de littérarité textuelle. La première consiste à élargir la circonférence (selon les termes de Kenneth Burke), à ouvrir l'étude du texte à son contexte. De nouvelles disciplines sont alors interpellées: la pragmatique, la socio-sémioïtique, les théories

de la réception ou de la lecture littéraire. Le littéraire ne se trouve plus dans le texte mais à ses frontières, dans ses relations aux situations de production et de réception. Il importe encore d'identifier des propriétés textuelles, mais la littérarité dont elles sont le signe n'est plus une immanence; elle est un code, un ensemble de règles ou de contraintes déterminées par une institution, une société donnée<sup>2</sup>. Ainsi, dans une perspective pragmatique, Marilyn Randall cherche à décrire le «processus de la lecture littérarisante» dont l'effet est justement la consécration institutionnelle du texte (p. 220-221). Dans une même perspective, Éric Landowski propose une socio-sémiotique où le texte est remplacé par un «macro-texte», englobant à la fois le texte, son contexte et leurs relations (p. 105). Son projet l'éloigne des sentiers habituels de la sémiotique car il entend, pour définir les cadres déterminant le statut littéraire d'un texte, utiliser des modèles d'interlocution et d'interaction, censés faire la synthèse entre les thèses divergentes de la sociologie et de la sémiotique narrative et discursive.

De la même façon, le projet sur la figure de l'écrit, présenté par Louise Milot et auquel participent Fernand Roy et Lucie Robert, unit texte et contexte dans la notion plus générale de situation littéraire. Celle-ci permet de «mettre en vis-à-vis et à égalité le *texte du roman* et un certain *contexte de réception*, et d'essayer de capter certains modes de la venue de ce roman à ce qu'on pourrait appeler l'«existence littéraire».» (Louise Milot, p. 4) Il est proposé en fait que le fonctionnement et même la nature de la littérarité se donnent à voir dans les relations entre ces deux composantes de la situation et que les *figures de l'écrit*, c'est-à-dire ces représentations discursives de textes et d'écrits de toutes sortes présents dans des romans, sont un bon point de départ pour en étudier la dynamique.

si tant est qu'un roman actualise des parcours ayant trait à des écrits, l'examen de ces segments dans l'ensemble textuel peut certes amener à apprêhender la fonction de l'écrit dans ce roman. Et à capter du même coup la

2 Il y a là une situation possiblement paradoxale, dont un chercheur comme Jean Bessière, absent cependant du colloque, a cherché à tirer certaines conséquences (*Dire le littéraire*, Liège et Bruxelles, Pierre Mardaga, 1990).

conception de l'écriture véhiculée et en définitive proposée par un tel texte. Il y aurait là, à notre sens, une entrée pertinente pour l'analyse de la signification de ce qu'énonce spécifiquement un roman, en d'autres mots pour la saisie de son acte d'énonciation, je dirais, *littéraire*; et, par ricochet, un tremplin de départ autorisant la mise en regard de cette prise de position sur l'écriture et du type de reconnaissance accordé à un roman donné par l'institution littéraire. (Louise Milot, p. 6)

La seconde attitude consiste à dissocier le désir de scientificité des études littéraires de la recherche d'une littérarité. On peut chercher à atteindre l'un sans rechercher l'autre. Il y avait d'ailleurs quelque chose d'ambigu dans la formulation de Jakobson, dans sa réunion finalement forcée de la littérarité et de la science de la littérature. Pourquoi cette dernière doit-elle avoir la première comme objet? Est-ce que l'objet des sciences de la nature est la «naturarité»? Celui des sciences de l'éducation, l'éducativité? Non. Dans chaque cas, l'objet d'étude est un acquis dont il s'agit de préciser des aspects. L'objet de la recherche n'est pas de saisir une évanescante naturarité ou éducativité, et qui serait évanescante du seul fait d'être posée comme propriété, mais de procéder, à partir de ces catégories de phénomènes, à de multiples opérations. Pourquoi alors la science de la littérature devrait-elle passer par la définition de sa littérarité? Est-ce parce que la littérature n'est plus en soi un acquis? Le vingtième siècle a vu, on le sait, les canons littéraires perdre sérieusement de leur autorité. Il n'y a plus de série unique de règles et de procédures pour faire «littéraire» (Joseph Melançon cite l'exemple de la Renaissance et de ses cadres obligés de création littéraire, p. 214). Tout est maintenant possible, ce qui en rend l'identification problématique. Si le morcellement des frontières explique les problèmes rencontrés dans la recherche du littéraire et la faiblesse des résultats, il faut croire, pourtant, que ces résultats eussent été tout aussi décevants quel que soit le contexte littéraire (strict, ou libre comme maintenant), car ce qui fait problème ce n'est pas l'objet ou son opacité, mais bien la formulation même de la question. La littérarité n'a pas à être l'objet des sciences de la littérature.

Il y a deux façons de procéder pour dissocier scientificité et littérarité. La première façon est de rester dans le général,

du côté de la science et de simplement continuer à développer des méthodologies, des modèles d'interprétation et d'analyse objectifs, falsifiables et adéquats des textes et des discours, sans s'inquiéter de la littérarité des résultats. C'est la voie principale suivie par de nombreux sémioticiens. D'ailleurs, l'institutionnalisation de disciplines, telles que la narratologie ou les grammaires textuelles par exemple, et qui sont des émanations du structuralisme, a permis de définir de nouveaux programmes de recherche, de nouveaux objets, qui se suffisent à eux-mêmes et qui sont donc indifférents au problème de la littérarité.

La seconde est de redéfinir le statut même du littéraire. D'objet d'investigation, de finalité, il devient problématique générale, perspective d'analyse, programme d'étude. Jonathan Culler, cité par Louise Milot et Fernand Roy dans leur texte de présentation au colloque, résume bien cette position :

les définitions de la littérarité sont importantes non comme critères pour identifier ce qui relève de la littérature mais comme *instrument d'orientation théorique et méthodologique*, qui mettent en lumière les aspects fondamentaux de la littérature, et qui finalement orientent les études littéraires.<sup>3</sup>

Louise Milot et Fernand Roy signalent que les contributions de Ghislain Bourque, de Denis Bertrand et de Robert Dion s'inscrivent dans cette optique, et on pourrait ajouter aussi celles de Agnès Whitfield et de Javier Garcia Méndez. Pour ces chercheurs, il ne s'agit pas de rester dans le général, mais au contraire de rechercher, à partir de textes précis, singuliers ou uniques, des mécanismes ou procédés textuels.

<sup>3</sup> Jonathan Culler, « La littérarité », *Théorie littéraire*, Marc Angenot, Jean Bessière, Douwe Fokkema et Eva Kushner, dirs, Paris, PUF, 1989, p. 32-33. Il affirme aussi, renvoyant au problème d'identification du littéraire, que « les difficultés mêmes de définition et de délimitation inspirent et rendent plus intéressante la réflexion sur la nature de la littérature-réflexion que poursuivent les théoriciens non pas parce qu'ils veulent savoir quels discours inclure dans ou exclure de la littérature, ni parce qu'ils veulent expliciter les critères qui ont gouverné les inclusions et les exclusions des autres cultures ou moments historiques, mais parce qu'ils se demandent quels sont les aspects les plus importants de la littérature, parce qu'ils veulent déterminer ce que c'est qu'étudier un texte comme faisant partie de la littérature. » (p. 32)

Joseph Melançon développe aussi une position proche de celle de Culler car, pour lui :

la scientifcité littéraire serait attachée à une démarche, à un parcours, à une procédure d'analyse d'un objet construit, comme toute démarche scientifique, et un objet construit qui prendrait en charge les règles et les régularités de la production particulière de l'œuvre littéraire. (p. 213)

Il s'agit de faire de la littérarité une problématique plutôt qu'un objet d'étude; de ne plus poser sa question, mais de s'en servir, peut-être comme dans les autres disciplines, pour identifier des objets, des démarches, des foyers d'attention. C'est la façon tout indiquée de repartir à neuf avec une notion déjà usée et abusée, celle dont les résultats risquent d'être les plus probants. Il ne s'agit plus d'inventer de toutes pièces une science de la littérature, il s'agit au contraire d'occuper un espace, d'en déployer les moindres aspects.

Si, comme le souhaitent les éditeurs, le colloque sur *La littérarité* et la publication de ses actes doivent servir à relancer, au Québec à tout le moins, la question de la littérarité, il faut espérer que le débat progresse rapidement et que les nombreuses propositions esquissées dans des contributions souvent trop brèves donnent lieu à des développements ultérieurs importants. De multiples pistes ont été ouvertes, il reste encore à savoir lesquelles sauront s'imposer, lesquelles porteront fruit. Tel quel, l'ensemble de ces contributions indique qu'une nouvelle étape dans le débat a été franchie, étape qu'il reste par ailleurs à compléter.